

Extrait des *Nouvelles politiques nationales et étrangères*, 22 janvier 1793
(Rédacteur anonyme)

De Paris, le 22 janvier.

Louis n'ayant pas obtenu le sursis qu'il avoit demandé, fut conduit hier au lieu de son supplice, dans le même carrosse du maire, qui l'avoit amené deux fois à la convention nationale.

Il étoit dix heures cinq minutes lorsqu'il arriva sur la place de la Révolution, ci-devant Louis XV. L'échafaud étoit placé sur le piédestal où étoit autrefois la statue de Louis XV & les Champs-Élysées. Louis y monta seul, les commissaires & même le confesseur restèrent au pied de l'échafaud. Il n'étoit vêtu que d'un seul gilet de camisole blanche, le col & la poitrine découverts, & les cheveux roulés par derrière comme ceux des abbés.

Il s'avança d'un air fort assuré du côté gauche de l'instrument de son supplice, & il dit d'une voix forte : *François, je meurs innocent ; je pardonne à mes ennemis ; je souhaite que ma mort soit utile au peuple...*

Il fut alors conduit à la guillotine, & il dit, en s'y plaçant : *Je remets mon âme à Dieu*, & le fatal couteau trancha sa tête.

Il étoit alors dix heures seize minutes. Il régnoit en ce moment le plus grand silence, mais l'un des exécuteurs (ils étoient trois) ayant pris la tête & la montrant aux spectateurs, il partit alors de tous les endroits de la place des cris de *vive la nation, vive la république* : ces acclamations furent accompagnées des autres démonstrations ordinaires, c'est-à-dire que les bonnets & les chapeaux parurent au haut des piques & des bayonnettes.

Le corps fut enlevé sur-le-champ ; mais il ne fut pas emporté par la même voiture qui l'avoit amené ; car elle étoit encore près du Pont-Tournant demi-heure après l'exécution. Il fut ensuite inhumé dans le cimetière de la Madeleine, auprès des victimes du 10 août, qui périrent sur la place Louis XV, & auprès de celles qui furent étouffées rue Royale, lors des fêtes de son mariage.

« Le football (jeu de ballon à pied), sport national d'hiver », extrait d'article paru dans *Le Monde Illustré*, 1867 (E. Barrère)

Le football, ou le ballon à pied, se joue dans toutes les classes de la société, à tous les âges et dans la saison d'hiver.

Le « football », dont la traduction *ballon à pied* n'explique pas assez le sens, consiste, d'un côté à lancer à coups de pied un fort ballon en caoutchouc, recouvert d'une assez dure enveloppe de cuir, au-dessus d'un but marqué par une longue perche mise en travers entre deux poteaux, à la hauteur d'environ cinq mètres du sol, de l'autre à repousser ce ballon, à l'empêcher de franchir cette perche et à le relancer vers le but opposé.

C'est là que se concentrent tous les efforts des joueurs des deux côtés opposés pendant quatre ou cinq heures que dure la partie. Voici comment se joue la partie de « football », telle qu'elle est indiquée dans notre dessin.

[...] Les joueurs se rendent sur une vaste plaine. Il se forme deux camps, d'environ seize joueurs chacun. Ils sont revêtus d'un costume particulier et portent les couleurs de leur club respectif. Quand les deux partis sont en présence, les capitaines tirent au sort l'avantage du poste, et celui qui le perd a le droit de donner le premier coup de pied au ballon ; c'est autant que possible, afin d'égaliser les chances ; quelque inégalité dans le terrain, le soleil quand il y en a et surtout la direction du vent constituent l'avantage ou le désavantage du poste.

Aussitôt que le ballon est lancé, les deux camps se précipitent à la fois, l'un pour le pousser en avant, l'autre pour le rejeter en arrière. Les joueurs se mêlent ensemble en trépignant, se ruent sur le ballon, se poussent, s'entrechoquent, se renversent. Les coudes, les poings, les pieds, la tête même, tout est en mouvement et à l'œuvre pour faire lâcher prise à celui qui s'est emparé du ballon, ou pour écarter ceux qui veulent s'en saisir.

Les souliers à forte semelle et à gros bouts frappent et meurtrissent les tibias des joueurs qui souvent tombent sous les coups. Si le ballon se dégage un instant du milieu du groupe amoncelé et vole dans les airs, la troupe d'abord confondue comme une boule de serpents entortillés ensemble, se rouvre tout à coup, se déroule et court à toutes jambes à la poursuite du ballon roulant, pour se resserrer de nouveau, une fois qu'il est atteint, et le retenir dans une étreinte irrésistible. C'est alors qu'on se bat réellement, en poussant des cris, corps à corps et terre à terre.

La victoire est ainsi vigoureusement disputée, souvent même l'acharnement est tel qu'elle reste incertaine, aucun des deux partis n'ayant pu obtenir

pendant tout le temps un « *gaol* », un point, c'est-à-dire lancer une seule fois le ballon au-delà du but. C'est alors une partie à refaire, « a *drawn match* ».

Après la bataille, on ramasse les blessés, il y a souvent des entorses, des poignets démis et même des jambes cassées. Les uns se retirent clopin-clopant, les autres s'en vont appuyés sur le bras de leurs camarades, mais tous contents de leur « sport » et se promettant de recommencer un autre jour.

[...]

Ces sortes de jeux ne se pratiquent point en France ; nous savons cependant que les élèves du collège international de Londres, en passant dans l'institution internationale de Chatou, dont nous avons déjà eu occasion de parler, y ont introduit leurs « sports » et particulièrement dans cette saison celui du « football » auquel leurs camarades français commencent à prendre goût.

Extrait de l'article paru dans *Le Voltaire*, 8 juillet 1879, (E. Zola)

Le cas de Mme Sarah Bernhardt me paraît des plus intéressants et des plus caractéristiques. Je n'ai pas à prendre la défense de la grande artiste, que son talent défendra suffisamment. Mais je ne puis résister au besoin d'étudier, à son sujet, ce fameux besoin de réclame qui affole notre époque, selon les chroniqueurs.

D'abord, posons nettement les situations.

Mme Sarah Bernhardt est accusée d'être dévorée d'une fièvre de publicité. A entendre les chroniqueurs et les reporters de notre presse parisienne, elle ne dit pas une parole, ne risque pas un acte, sans en calculer à l'avance le retentissement. Non contente d'être une comédienne adorée du public, elle a cherché à se singulariser en touchant à la sculpture, à la peinture, à la littérature. Enfin, on en est venu à dire que, tout à fait affolée par sa rage de réclame, compromettant la dignité de la Comédie-Française, elle avait fini par se montrer à Londres, vêtue en homme, pour un franc.

Quant aux chroniqueurs et aux reporters qui dressent aujourd'hui ce réquisitoire, ils prennent des attitudes de moralistes affligés. Ils pleurent sur ce beau talent qui se compromet. Ils menacent la comédienne de la lassitude du public et lui font entendre que, si elle fait encore parler d'elle d'une façon désordonnée, on la sifflera. En un mot, eux qui sont les seuls coupables de tout ce bruit, ils déclarent que si le bruit continue, c'en est fait de Mme Sarah Bernhardt ; et le plus comique, c'est que précisément ils continuent eux-mêmes le bruit. [...]

Par exemple, on l'accuse d'une méchanceté diabolique ; on raconte que, chez elle, elle invente des supplices atroces pour ses singes ; puis, toutes sortes de légendes se répandent, elle dort dans son cercueil, un cercueil capitonné de satin blanc ; elle a des goûts macabres et sataniques, qui la font tomber amoureuse d'un squelette, pendu dans son alcôve. Je m'arrête, je ne puis dire ici les histoires monstrueuses qui ont circulé, et que la presse a répandues crûment ou à demi-mots. [...]

La vie intérieure de Mme Sarah Bernhardt ne regarde ni les reporters ni les chroniqueurs. En tout cas ce n'est pas elle qu'il faut accuser ici de chercher la réclame, c'est la réclame, violente et blessante, qui a forcé sa demeure et qui a mis autour de l'artiste la réputation romantique et légèrement ridicule d'une femme à moitié folle. [...] Ce n'est pas nous artistes, romanciers, poètes, qui sommes pris de cette rage de réclame ; c'est le reportage, c'est la chronique qui, depuis cinquante ans, ont changé les conditions de la réclame, décuplé les

appétits curieux du public, soulevé autour des personnalités en vue cet orchestre formidable de l'information à outrance.

[...]

Il serait vraiment cruel de s'être amusé pendant dix ans [...] de toutes ses affaires privées et publiques en tranchant bruyamment les questions dont elle était seule juge, d'avoir occupé le monde de sa personne, de son talent et de ses œuvres, pour lui crier un jour : « A la fin, tu nous ennues, tu fais trop de bruit ; tais-toi. » Eh ! taisez-vous, si cela vous fatigue de vous entendre !

Voilà ce que j'avais à dire. C'est un simple procès-verbal.

Extrait de l'article *Un scandale au Moulin Rouge*, *Le Petit Journal*, 4 janvier 1907 (Rédacteur anonyme)

Tous ceux qui sont au courant des potins de la vie parisienne savent que Mme Colette Willy, femme de M. Willy, l'auteur de romans connus, a, depuis plusieurs mois, abordé la scène et joué dans quelques petits théâtres, puis récemment à l'Olympia.

Ils savent aussi qu'en ces derniers temps Mme Colette Willy fréquentait les premières en compagnie de la femme divorcée du marquis de Belbeuf, qui vient de reprendre son nom de jeune fille et se fait appeler marquise de Morny. Elle est, en effet, la fille du duc de Morny, ministre de Napoléon III.

Mme la marquise de Morny porte volontiers un costume quasi-masculin et ne se cache pas d'habitudes qui paraissent le propre des hommes : on la rencontre souvent, en effet, le cigare allumé aux lèvres. On lui prête des goûts d'artiste et des idées affranchies de préjugés.

[...]

La marquise, se sentant attirée vers « les planches », a composé une pantomime, *Rêve d'Egypte*, dont le Moulin-Rouge donnait, hier soir, la première représentation.

[...]

Comme on pense, cette annonce avait produit quelque sensation [...]. Hier soir, la salle du Moulin-Rouge était bondée de curieux, bien que le prix des places eût été augmenté, vu l'attrait spécial du spectacle.

On y voyait, dans les avant-scènes, les plus élégants représentants de l'aristocratie à côté de « petites dames » ; dans les loges et les fauteuils, le « Tout Paris » sceptique et blasé, flairant le scandale possible.

Le rideau se lève ; la scène représentait le cabinet de travail d'Yssim le savant, qui, le dos tourné au public, contemplait une momie dressée contre la toile de fond. Le savant, en complet marron, c'était donc Mme de Morny.

Dès qu'elle fit un geste, une bordée de sifflets partit de plusieurs loges ; puis ce furent des cris injurieux qui se calmèrent un instant lorsque Mme Dasso, la gracieuse artiste du Moulin-Rouge, vint danser un pas devant son maître. Mais le tumulte reprit avec violence au moment où, dans une auréole de lumière électrique, apparut Mme Willy les jambes nues.

– À la porte ! rideau ! assez !

Et des apostrophes impossibles à reproduire. Pendant un quart d'heure on n'entendit pas une note de la musique que jouait l'orchestre. Les cris d'animaux, les coups de sifflet, les vociférations dominaient le bruit des cuivres pendant que quelques spectatrices tentaient vainement d'encourager les interprètes en les applaudissant de leurs gants blancs.

Des avant-scènes du premier étage on jetait sur le plateau des cigarettes, des oranges et même des coussins.

La pantomime finit cependant.

À ce moment, M. Willy fut vivement interpellé par plusieurs assistants auxquels il tint tête ; il s'ensuivit une bagarre violente et les agents durent intervenir et protéger sa sortie.

Extrait de l'article « *La joie de Paris* », *Le Figaro*, 11 novembre 1918 (rédacteur anonyme)

Depuis cinquante ans, Paris n'avait pas vraiment chanté la Marseillaise. Il l'avait répétée pendant la paix, aux fêtes, en souvenir. Il l'avait chantée en août 1914, dans l'espérance et dans l'angoisse. Mais hier, à pleins poumons, comme la seule juste expression de sa joie délirante, enfin, il l'a chantée comme il fallait : Le jour de gloire est arrivé !

Dominant le tumulte d'une foule telle que Paris n'en avait jamais vue, d'une foule d'où jaillissaient les cris de triomphe de toutes les nations alliées, sortant des cortèges d'hommes et de femmes qui circulaient drapeaux en tête, reprise aux fenêtres des maisons, roulant dans la rue pour s'élever de nouveau, la Marseillaise a plané sur Paris infatigable, proclamant la Victoire.

Toute cette joie frémissante de Paris, à grand' peine contenue pendant ces derniers jours d'attente fiévreuse, a fait explosion tout à coup, à onze heures, lorsque retentirent les premiers coups de canon annonciateurs de l'armistice. En même temps, les cloches de toutes les églises entraient en branle et se mettaient à sonner à toute volée. En un instant, les drapeaux, tous les drapeaux aux couleurs alliées, surgirent de toutes les fenêtres, se hissèrent à toutes les devantures, les taxis, les camions et tous les véhicules arborèrent les leurs, et, de toutes parts, on ne vit plus que drapeaux, oriflammes et étendards flottant dans le brouillard léger du matin. [...]

Le Boulevard avait d'abord gardé jusque-là sa physionomie habituelle. Soudain, les passants, électrisés, bondirent sur place. Puis tout le monde se mit à courir. Paris ressembla alors à une immense classe que surprend le signal joyeux de la récréation. Comme des écoliers qui se répandent dans la cour en criant et en battant des mains, chacun prit sa course pour être le premier à annoncer aux siens la grande nouvelle. L'impatience, il est vrai, était souvent trop forte ; on vit alors des femmes s'embrassant entre elles, sautant au cou des soldats qui passaient, pour reprendre aussitôt leur élan, dansant, criant et chantant.

Dans la plupart des quartiers, ce furent les enfants des écoles qui les premiers donnèrent le signal de l'allégresse.

Dès les premiers tintements des cloches, filles et garçons, mus par un ressort, se dressèrent sur les bancs, et, d'une seule voix, crièrent : « Vive la France ! »

pendant que plus d'un professeur traçait à son tour au tableau noir le cri fameux de « la Dernière Classe ».

De tous les pupitres, de petits drapeaux surgirent et l'on se précipita au dehors où des cortèges se formèrent pour défiler par les rues aux applaudissements des parents émus jusqu'aux larmes. Il va sans dire que les enfants ont eu congé l'après-midi.

A la même heure, dans les gares, les employés et les gardes-voies ne résistaient pas au plaisir de faire sauter tous les pétards. Dans les grands magasins, les vendeuses et tout le personnel entonnaient la Marseillaise. Puis usines et ateliers se vidèrent comme par enchantement. La journée était finie, et pour certains les salaires avaient été doublés. Et tout le flot de la jeunesse parisienne fit irruption dans la rue ou se dirigea vers les boulevards où l'animation ne cessait de grandir [...]. Tous les chapeaux étaient enrubannés, tous les corsages fleuris de cocardes tricolores. [...]

A travers les rues, les taxis pavoisés emportaient maintenant des grappes de soldats, brandissant des drapeaux et les camions étaient pris d'assaut ; hommes, femmes, enfants sautaient sur les marchepieds, se cramponnaient aux ridelles, se hissaient sur les bâches.

Un mariage passa ; dans un taxi découvert, la mariée en toilette blanche tenait par le bras son nouvel épousé, un poilu rayonnant. Et la foule se précipite en poussant des vivats.

Et la joie alla grandissante et la foule alla croissant toute la journée.

Extrait de l'article « *Le Pharaon Toutankhamon se vengera* », *Le Journal*, 18 février 1823 (J.-C. Mardrus)

La salle du sarcophage du Pharaon Toutankhamon vient d'être ouverte. A cette occasion, nous avons prié notre éminent collaborateur, le docteur Mardrus – à qui nous devons les Mille et une Nuits et la Reine de Saba – de donner à nos lecteurs des précisions sur l'ouverture d'une momie. Nous sommes heureux de publier ce récit documenté et dramatique :

Il est inscrit dans les archives du Musée du Caire et il est de notoriété chez les gens tant soit peu doués de mémoire que le 1er juin de l'année 1886 [...] les spécialistes dans l'art des Momies se mirent en devoir de démailloter la Momie du Pharaon Ramsès II Sésostri, le cinquième successeur, sur le trône d'Égypte, de notre si «actuel» Pharaon Toutankhamon. [...] Sans que l'on ait pris son autorisation ou songé à lui demander son avis, l'illustre Pharaon fut enlevé et transporté vers le dehors, dans l'atmosphère moderne [...] et conduit au Musée du Caire à bord d'un «babour» du service des antiquités.

Et là, contre toutes les lois divines et au mépris des décrets royaux, et sans crainte des malédictions, les archéologues de l'Europe, dans un but scientifique bien défini, procédèrent à l'opération du déroulement des bandelettes funèbres. Et ils purent ainsi contrôler avec certitude et identifier, surtout du fait des inscriptions imprimées, en hiéroglyphes, sur le maillot de lin, le cadavre royal embaumé.

Or, comme ce jour-là les choses s'étaient passées sans encombre ni incident, il fut décidé entre le directeur général des antiquités et les messieurs «Qui de droit» d'exposer dans le musée, pour le public, cette Momie royale miraculeusement conservée [...]. Lors le public, touristes et autochtones, fut admis, contre espèces sonnantes, à pénétrer dans la galerie où était exposée dans son grand cercueil de sycomore, protégée par une simple glace transparente, la Momie insigne âgée de trois mille deux cents ans.

[...] Et dès lors commença le fastidieux défilé de la badauderie des quatre continents. Et les oreilles sacrées de la Momie étaient offensées par les mille et une variétés de sottises baragouinées dans les jargons de la planète.

Mais Elle, la Momie, indifférente comme l'éternité, et sans même les voir, elle regardait tous ces êtres bizarres, d'elle inconnus, et si différents, de mine et d'accoutrement, de ses anciens sujets aux larges épaules, aux hanches étroites, au col souple et dégagé. Elle les regardait fixement avec ses immenses beaux yeux [...], ces yeux d'Égypte qui sont « toujours de face, même dans le profil ». [...] Et brusquement cela se déclencha.

Une clameur fusa, se gonfla. Mélange de cris d'humains égorgés et de chiens hurlant à la mort.

Et le troupeau de curieux qui encombra l'édifice se rua vers les issues, en une fuite éperdue, renversant vitrines et statues, défonçant portes et cloisons. Et, trombe en folie, tout cela s'élança vers le dehors, par fenêtres et balcons, dans le vide. Et, en quelques secondes, il ne resta plus, dans les immenses salles, que femmes évanouies et corps sans vie écrasés par les fuyards. [...]

Mais pour ce qui est de la Momie, lorsque le directeur général des antiquités, flanqué de ses trois conservateurs adjoints, s'amena sur les lieux, il la vit, et il comprit. Car il trouva – selon les termes mêmes du procès-verbal – « la Momie à demi dressée sur son séant, les mâchoires entr'ouvertes et le bras sorti hors de la vitre brisée. Et elle tenait, brandi dans sa dextre le fouet du bouvier. Et sa face était tournée vers le nord ».

Et l'on discuta entre savants, à en perdre haleine. Et l'on palabra. Et l'on se noya en multiples spéculations physico-anatomiques. Et on ne se fit pas faute, bien entendu, de trouver toutes les raisons scientifiques plausibles pour expliquer la terrifiante aventure. [...] Seulement la direction n'en fut pas moins obligée de condamner les portes du musée pendant près d'une année.

Aujourd'hui la Momie de Ramsès II, [...] exorcisée de toute trace de consécration magique, a perdu l'Essentiel. Elle gît, à jamais calmée, dans son, beau cercueil millénaire de sycomore. Elle a renoncé. [...] Or, ce sera probablement dans l'une des galeries voisines que l'on aura bientôt l'occasion de visiter, [...] la Momie, en ce moment bien portante, du jeune Pharaon Toutankhamon. [...] Car dans son hypogée de la Vallée des Rois, elle entend distinctement, [...] les coups sourds des démolisseurs s'avançant avec circonspection à sa recherche.

Et elle prépare sa vengeance.

Extrait de la *Lettre sur les moyens de se délivrer des punaises & autres insectes*, *La Gazette du commerce*, 9 décembre 1773, (A. Parmentier)

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous faire part de quelques observations, intéressantes pour la société, puisqu'il s'agit d'exterminer une race ennemie de notre repos, & dont le parfum, n'en déplaît à Messieurs les Chinois, offense autant nos organes que sa morçure est incommode & douloureuse.

Vous entendez sans doute, Monsieur, que je veux parler de la punaise de lit, animal hideux, fléau de notre vanité & de notre mollesse. Il est étonnant que depuis que cet insecte importun fatigue nos sens & trouble le repos de nos semblables, on ne soit pas encore parvenu à anéantir jusqu'au dernier, malgré les essais sans nombre qu'on a tentés pour sa destruction. En effet, on n'a jamais négligé aucun moyen pour se débarrasser de cette sangsue dégoûtante & fétide : huiles, graisses, onguens, lotions, talismans, amulettes, vapeurs d'acide marin & de soufre, fumigations mercurielles & arsenicales, tout a été mis en usage.

Vous avez annoncé, Monsieur, dans vos feuilles le thlaspi comme un nouvel exterminateur de cette vermine : je l'ai employé aussi – tôt dans quelques endroits de nos infirmeries où la punaise est assez commune, quoiqu'on y entretienne la plus grande propreté. J'ai donc distribué de cette plante dans plusieurs lits : je l'y ai laissée pendant huit jours ; au bout de ce temps, je l'ai renouvelée ; ce que j'ai fait jusqu'à trois fois. Les malades interrogés ensuite m'ont assuré, tous, qu'ils avoient encore des punaises, mais que le nombre en étoit cependant diminué.

[...]

On sait depuis longtemps que la vapeur du tabac est bonne pour détruire la punaise. Il y a un dortoir à l'Hôtel Royal des Invalides, voisin d'une chambre commune où l'on fume continuellement ; on n'y connoît point les punaises. Une autre preuve qui confirme l'effet de la vapeur du tabac sur les punaises, est tirée de l'Hôtel-Dieu : les dix à douze lits qui se trouvent en face du passage

qui mène au bâtiment vieux, sont de tems immémorial exempts de punaises ; & l'on remarque que la plupart des gens employés dans ce bâtiment ou qui y ont affaire, sont dans l'usage de fumer du tabac.

[...]

Comme je suis sur le point, Monsieur, de publier la traduction des ouvrages de M. Model, savant chymiste de S. Pétersbourg, dans lesquels il se trouve une excellente dissertation sur l'ergot, j'aurois bien désiré savoir où trouver une petite provision de ce grain difforme, pour achever des expériences que j'ai entreprises à ce sujet. [Car je] n'ai pu m'en procurer qu'une petite quantité, laquelle ne suffit pas pour les expériences que je projette.

J'ai l'honneur d'être, & c.

Signé, PARMENTIER.

À l'Hôtel Royal des Invalides, 9 décembre

Article « Robot, boulot, dodo » par *Libération* et *l'AFP*, 9 novembre 2023

Au cours d'une visite sur le chantier pour automatiser la ligne 4 à Montrouge (Hauts-de-Seine), le directeur d'Ile-de-France Mobilités (IDFM), Laurent Probst a précisé les projets d'automatisation du métro parisien. IDFM entend automatiser davantage de lignes, après la 4 dont les travaux s'achèvent et la 13 qui devrait l'être dans dix ans, a-t-il indiqué jeudi 9 novembre. «L'automatisation c'est très utile, et pour nous c'est l'avenir, s'est réjoui le directeur. Il y a d'autres lignes qui doivent être automatisées. Il va falloir poursuivre sur cette lancée.»

Pour l'heure, le réseau francilien compte déjà deux lignes de métro complètement automatiques, la 14 (depuis son ouverture en 1998) et la 1 (complètement automatisée fin 2012), en attendant les lignes 15 à 18 du métro du Grand Paris, actuellement en construction.

Valérie Pécresse avait déjà demandé d'automatiser la ligne 13, extrêmement chargée et au fonctionnement souvent erratique en 2019. En juillet 2018, le conseil d'administration d'IDFM avait commandé à la RATP une étude sur la possibilité d'automatiser entièrement la ligne. En 2023, la RATP, qui exploite le réseau, doit lancer un appel d'offres pour les automatismes à la fin de l'année, avec la volonté de signer un contrat en 2025 et d'avoir achevé la transformation de la ligne la plus bondée de Paris en 2033, selon lui.

L'autorité régionale des transports ne s'arrêtera pas là. Citant les lignes 7, 8 et 9, Laurent Probst a fait savoir qu'il «souhaite aller plus loin. [...] On aimerait bien continuer après la ligne 13, et peut-être en faire plusieurs en même temps».

Directeur du département «Maîtrise d'ouvrage des projets» de la RATP, Cyril Condé a noté que «les chantiers d'automatisation des lignes du métro parisiens sont longs et complexes car ils doivent être menés sans (trop) interrompre l'exploitation». Au temps s'ajoute le coût. Le projet sur la ligne 4, décidé en 2013, nécessitait 480 millions d'euros. Depuis septembre 2022, des navettes sans conducteurs – dont les automatismes sont fournis par Siemens Mobility – cohabitent avec les rames classiques. Ces dernières devraient disparaître comme prévu en décembre, la ligne étant alors complètement automatisée.

Malgré ces coûts, Cyril Condé défend l'automatisation. «Elle permet une meilleure régularité, offre une meilleure résilience avec moins d'incidents, et en tout cas une reprise plus rapide du service quand il y en a.» Avant de conclure : «Elle apporte plus de souplesse dans l'exploitation.» Il n'a pas évoqué le fait que les lignes automatisées fonctionnent aussi généralement les jours de grève.

Chronique « *Coiffé-décoiffé, l'art de multiplier les attaches* », *Le Monde*, 28 octobre 2023, (Diane Lisarelli)

C'est une chorégraphie intime, inlassablement répétée, dans laquelle les gestes experts prennent des raccourcis et produisent, pour l'observateur, un spectacle fascinant. Chaque femme a une manière bien à elle de s'attacher les cheveux, manière qui emprunte autant au rituel qu'à la danse contemporaine. Car, pour qui n'est pas danseur professionnel, les cheveux sont la partie la plus malléable du corps, ce qu'il est le plus aisé de modifier et qui est chaque jour mis en scène selon des codes très précis ayant trait autant à l'époque, à la culture qu'au statut.

Dans la tradition occidentale, les cheveux lâchés sont rattachés au caractère supposément délié, indompté de la féminité. Eve, Marie-Madeleine et les figures de la luxure ont en commun leurs longs cheveux déployés, ceux-ci étant même -parfois comparés à des filets destinés à prendre au piège l'âme des hommes.

Ainsi convient-il de dresser cette nature sauvage : couvrir ou bien peigner, nouer, architecturer, avec des agrafes, des crépines, des nœuds, des rubans, des postiches... Mais pas trop, selon les époques, certaines périodes historiques tel le Moyen Age -affichant le rejet de la coiffure comme construction en ce qu'elle est preuve de vanité, voire pire : une -pratique diabolique de dénaturation.

Un élément déterminant de l'apparence

Quelle que soit son expression, la féminité fut longtemps présumée coupable. Voilà qui laisse entendre autrement le slogan d'une gamme de produits coiffants d'une marque française populaire dans les années 1990 : « Je fais ce que je veux avec mes cheveux. » Car, à la frontière entre le corps et la parure, le cheveu peut se transformer en matière subversive, obéir à l'ordre social ou ouvertement et intimement le contester – de la crête des punks à l'afro des Black Panthers.

L'histoire occidentale récente a glorifié le cheveu policé, lisse, inoffensif, dans lequel des mains (et les âmes fragiles) peuvent s'introduire sans rencontrer de piège ni d'obstacle – disqualifiant d'emblée les bouclées, frisées ou crépues qui, jusqu'à très récemment, ont été privées de produits, de coiffeurs ou d'accessoires adaptés.

La chevelure s'impose pourtant comme un élément déterminant de l'apparence. Combien de films et de téléfilms dans lesquels des scénaristes peu inspirés ont mis en scène la métamorphose presque magique d'une jeune femme banale devenue flamboyant objet de désir par le simple fait d'enlever ses lunettes et de détacher ses -cheveux ? L'inverse est aussi vrai : en les coiffant en un élégant chignon, Julia Roberts passe dans *Pretty Woman* de prostituée à femme du monde.

Mais qui s'attache les cheveux le fait souvent pour qu'ils ne l'entravent pas. Il ou elle a mieux à faire que paraître ou séduire. Et cette chorégraphie intime devient alors le prélude à l'action. Les temps présents laissent le choix des armes. Pince en plastique, peigne en acétate ou chouchou en cuir... Du salon de coiffure au dîner mondain : chacun charrie son univers et une certaine façon de se mettre en scène. Même si le spectacle est parfois un peu tiré par les cheveux.

Article « *Le droit à l'avortement* », *Gil Blas*, 4 novembre 1890 (Séverine)

[...] L'avortement ! Je voudrais bien qu'on me dise d'abord où et quand il commence. J'ai peu habitué les lecteurs du *Gil Blas* à leur en conter de raides ; mais, vrai, il me coûte cette fois de mâcher mes mots.

L'homme qui se garde des suites d'une rencontre, la femme qui préserve immédiatement ses échéances futures, sont-ils donc des avorteurs ? En bonne logique, la loi devrait dire oui. Et avorteur aussi Onon le vilain qui semait son blé en herbe – ce qui n'a pas empêché d'ailleurs Israël de germer et de moissonner ! Mais à ce compte, les collèges, les pensions, les casernes, les couvents, les navires, toutes les agglomérations d'adolescents, d'hommes, de femmes, où les sexes isolés s'appellent et s'illusionnent, sont des fabriques d'avortement.

Et à quel moment est-il légal, l'avortement, à quel moment ne l'est-il pas ? L'Église est logique au moins dans ses interdictions, dans ses défenses ; mais le Code – ah ! le blagueur...

Comme si la conscience – la seule loi du monde ! – faisait ces distinctions et s'abritait derrière ces subterfuges. Dès qu'un être a été lâché sur la terre, si petit, si frêle, si touchant dans sa laideur et dans sa faiblesse, dès qu'il a vagi son premier cri, agité ses menottes, dénoué ses petons, il vit, il est sacré !

Avant, il y a une femme – et rien qu'une femme, vous m'entendez bien ! Cela est si juste qu'en cas d'accouchement difficile les médecins n'hésitent pas : ils sauvent la mère et laissent l'enfant dans le néant !

On les étonnerait rudement en les traitant d'avorteurs !

– Mais la repopulation ?... disent les économistes.

La repopulation, misérables hypocrites, qu'a-t-elle à voir là-dedans – et comment osez-vous prononcer ce mot ?

La repopulation ! Que fait-on donc pour les nombreuses familles, les « tialuées » de dix, douze moutards qui, dans notre état social, ne trouvent ni de quoi se nourrir ni de quoi se loger. [...]

Elles se font quelquefois avorter par amour maternel, les ouvrières – on ne se doute pas de ça dans l'économie sociale, ni dans la magistrature non plus !

Quant à celles qui risquent leur vie pour sauver, moins leur réputation que le repos de ceux qui les entourent, elles sacrifient à un préjugé dont le Code seul est responsable, car ce n'est certes pas la nature qui en a eu l'idée.

Lorsque les hommes ont placé l'honneur des hommes sous le cotillon des femmes, ils auraient dû songer en même temps à ne pas imputer de crime et à ne pas frapper de châtiments tout acte commis par la femme pour sauvegarder l'apparence de cet honneur-là. Le contraire est illogique et cruel.

Puis après tout, je le répète, elles risquent leur vie, celles qui refusent la maternité accrochée à leurs entrailles – et le danger anoblit la pire des actions. [...]

Voyez-vous, l'avortement est un malheur, une fatalité – pas un crime. La législation n'a pas le droit de punir ce qui est son œuvre, son œuvre à elle seule. Tant qu'il y aura de par le monde des bâtards et des affamés, le drapeau de Malthus – le drapeau tâché du sang des infanticides avant la lettre – flottera sur ce troupeau d'amazones rebelles qui, forcées par vos lois de tenir leurs seins arides, ont le droit de garder leurs flancs inféconds. »